

Les Cloches de Saint-Boniface

ORGANE DE L'ARCHEVECHE ET DE TOUTE LA PROVINCE ECCLESIASTIQUE
DE SAINT-BONIFACE

Paraissant le Mardi de Chaque Semaine

Vol. II.

25 AOÛT, 1903.

No. 24

SOMMAIRE.—Supplément au "Figaro" Le Canada. Nomination de Mgr Clut comme Evêque Auxiliaire. Notre Plan. Troisième Génération. Personnel du Collège de Saint-Boniface, 1903. Lettre de Mgr Taché. Aux Prières.

Supplément au "Figaro" Le Canada

Nous sommes heureux d'accuser réception d'un travail très intéressant et très bienveillant écrit sur le Canada comme supplément au "Figaro" par Jean Steen. Il y a là des envolées superbes sur le passé glorieux, et l'avenir brillant de notre pays. Nous nous permettrons d'en servir quelques extraits à nos lecteurs.

DOLARD ET SES HEROIQUES COMPAGNONS.

L'histoire du Canada n'est qu'une longue lutte de la population immigrante française contre les tribus établies : Hurons, Iroquois, Algonquins, etc. Cette lutte interminable a été semée des traits les plus grandioses de courage et de dévouement. Les Canadiens-Fran-

çais ont combattu un contre cent avec une vaillance qui rappelle les plus belles pages de l'histoire romaine.

Les Iroquois, encouragés par les succès nombreux qu'ils avaient remportés sur la frontière américaine, se jetèrent sur les établissements français au fur et à mesure de leur fondation. Les choses allaient si mal, qu'en 1660 la Nouvelle-France était menacée d'une destruction complète. Ce fut alors que seize héros de Montréal, commandés par un officier du nom de Daulac ou Dolard, résolurent de sacrifier généreusement leur vie pour le salut de la colonie. Dans l'histoire d'aucun peuple du monde, on ne rencontre un acte d'héroïsme plus extraordinaire que celui-ci.

Le plus âgé de ces héros avait trente-trois ans. Daulac en avait vingt-cinq. Il avait déjà servi dans les armées françaises.

Après s'être confessé et avoir communiqué dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, les dix-sept braves firent leurs testaments et jurèrent les uns aux autres "de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et de ne jamais se rendre à l'ennemi." J'emprunte aux histoires populaires du Canada le récit de leur exploit.

Dans les derniers jours d'avril 1660, ils firent leurs adieux à leurs parents, à leurs amis, et se mirent en route.

Le premier jour de mai, ils s'arrêtèrent à un petit fort sauvage sur la rivière des Outaouais. Un parti de quarante hurons et de sept Algonquins les y rejoignit. Ces guerriers, amenés là par un chef allié nommé Annahotaha, demandèrent comme une faveur spéciale que les Français leur permettent de partager leurs périls et leur gloire : cette faveur leur fut accordée.

Ils étaient là, attendant l'arrivée des Iroquois, lorsqu'un soir, pendant qu'agenouillés sur le rivage ils faisaient la prière en trois langues différentes suivant la coutume, leurs vedettes vinrent leur annoncer l'approche de l'ennemi. Aussitôt, ils se jetèrent dans le fort et songèrent alors seulement à le mettre en état de supporter une attaque, ce qu'ils avaient négligé jusque-là dans leur héroïque insouciance du danger.

L'ouvrage n'était pas terminé que les Iroquois, au nombre de plus de quinze cents, fondaient sur eux de tous les côtés à la fois. Une vive fusillade s'engagea de part et d'autre. Repoussés, les Iroquois mirent en pièces les canots des Français, en enflammèrent les débris, leur coupant ainsi toute retraite par la rivière, et tentèrent de mettre le feu à la palissade. Cette seconde attaque eut le même insuccès que la première. De nouveau, les Iroquois répétèrent leur assaut, de nouveau ils furent obligés de reculer. Cinq jours et cinq nuits s'écoulèrent ainsi, les Français et leurs alliés ayant à subir pendant ce temps les tortures de la faim, de la soif, du froid et de l'insomnie.

Voyant leurs efforts impuissants, les Iroquois eurent recours à la ruse. Ils crièrent aux sauvages alliés qu'un renfort d'un millier des leurs allait arriver et que, dans cette conjecture, le parti le plus sage était de se rendre. Mourant de faim, les Hurons se laissèrent tromper. Un à un, ils franchirent la palissade et coururent se joindre à l'ennemi. Les sept Algonquins et le chef Annahotaha demeurèrent seuls à leur poste.

Tout à coup, de la forêt des cris se font entendre. C'est un renfort de cinq cents Iroquois qui arrive. Aussitôt, l'ennemi donne l'assaut; ignominieusement il est repoussé par les vingt-cinq braves.

Pendant cinq jours encore les mêmes tentatives sont renouvelées, avec le même résultat. Cette poignée de héros, épuisés par les privations, tenait tête victorieusement à toute une armée! Les Iroquois étaient tombés dans un découragement complet et ne parlaient de rien moins que de lever le siège. Les plus braves d'entre eux voulurent cependant tenter un suprême effort.

Couverts de boucliers de bois de cinq pieds de long, ils s'avancèrent jusqu'auprès des palissades et se mirent à les abattre avec leurs haches. Le feu des Français faisait de terribles trouées parmi eux, mais, tant était grand leur nombre, qu'il ne put les repousser. A travers les brèches qu'ils avaient faites, les Iroquois braquèrent

leurs fusils et tirèrent à bout portant sur leurs adversaires. A ce moment, Daulac fut tué.

Les survivants continuèrent à se défendre. Ils manquèrent de poudre... La hache d'une main, le couteau de l'autre, ils se précipitèrent alors sur les Iroquois avec une énergie désespérée. Les sauvages reculèrent et, ne pouvant prendre leurs ennemis vivants, ils les tuèrent à distance à coups de fusil.

Les vainqueurs se mirent à fouiller les cadavres pour découvrir ceux qui respiraient encore. Quelques-uns des Français n'avaient plus qu'un souffle de vie, ils furent brûlés sur-le-champ. Les Hurons, qui les avaient trahis, furent torturés et brûlés. Trois d'entre eux qui purent s'échapper racontèrent plus tard les épisodes de cet acte d'héroïsme extraordinaire. Le brave Annahotaha, frappé à mort, et ne voulant pas que sa chevelure tombât entre les mains de ses ennemis, avait demandé qu'on lui mit la tête sur des charbons ardents : ce qui avait été fait.

Le sacrifice de ces braves eut un tel retentissement dans le pays que, pendant longtemps, les Iroquois ne reparurent plus. Mais, est-il quelque part, dans l'histoire des Grecs même, sacrifice plus grand ?

Un peuple dont le passé resplendit de telles illustrations est appelé aux plus hautes destinées; le Canada sera l'empire romain de l'Amérique. Tandis que les pays latins du Sud, de l'Argentine au Venezuela, se meurent de leurs haines politiques et s'usent en querelles stériles, il y a tout au nord de l'Amérique un autre pays latin, de Québec à Montréal, dont la nature tempère l'exaltation de la race et auquel l'infusion du sang saxon a apporté le calme dans le jugement et la saine appréciation des choses et des gens. Le Canadien est un Européen complet, c'est-à-dire qu'en lui s'est opérée la fusion des deux races qui se disputent l'empire du monde : la vieille race latine et la jeune race anglo-saxonne. Le Latin lui a donné l'amour des arts, le culte du beau et ce prestigieux enthousiasme pour les hommes à "la bouche d'or" qui ont passionné nos aïeux. L'Anglo-Saxon lui a donné la clairvoyance et la précision, deux forces ines-

tinables. Tout cela mis au service d'un pays où l'homme est perdu dans l'immensité des terres et tout à créer sur plusieurs milliers de lieues.

Nomination de Mgr Clut comme Evêque Auxiliaire

MISSIONS DES OBLATS DE M. I.

C'est à la Mission de la Providence que s'est accompli, le 3 janvier 1866, un acte qui doit avoir pour les Missions de Mackenzie de féconds résultats. Mgr Faraud, lors de sa venue en France, s'était beaucoup préoccupé de la situation que pouvait créer à son Vicariat le retour des infirmités contractées pendant ses dix-huit années de travaux incessants. L'éloignement de ces Missions est si grand, les communications si difficiles que la prudence lui faisait un devoir d'aviser aux moyens qui mettraient obstacles à une nouvelle absence prolongée de l'Evêque, principal appui des missionnaires contre la propagande protestante. Tous ces motifs réunis l'engagèrent à demander au Souverain Pontife un auxiliaire. Pie IX accéda à ses désirs et lui fit expédier une bulle qui lui permettait de choisir parmi les membres du Vicariat le Père qu'il jugerait le plus digne de cette haute mission.

A son retour de Rome, Mgr Faraud, qui avait déjà pris les conseils du Supérieur général, lui fit connaître le résultat de ses démarches, et le nom du candidat fut soumis à l'approbation du chef commun de la famille. Une formalité importante restait à remplir ; la bulle l'avait formulée : il fallait que les membres du Vicariat de Mackenzie fussent appelés à donner leur avis. Mgr Faraud, dans sa course rapide jusqu'aux extrémités de son vaste vicariat, avait pu consulter tous les pères et connaître ainsi leur appréciation. Un seul ignorait tout, celui-là même qui était l'objet de ces démarches.

Poussé par le désir de revoir Mgr Faraud, qui n'avait pu demeurer qu'une heure à Athabaska, le R. P. Clut, le 12 décembre, attelle ses chiens, chausse ses raquettes, et, accompagné d'un seul sauvage malade et presque aveugle, quitte la mission de la Nativité, sans s'effrayer d'une marche de trente-huit à quarante jours et d'une température variant de 35 à 45 degrés centigrades *au-dessous de zéro*. Après douze jours de fatigues, ayant changé deux ou trois fois de conducteur, le P. Clut arrivait à la mission de Saint-Joseph et y célébrait les fêtes de Noël avec les PP. Garon et Eynard. Le 20 décembre, il se remet en route avec le P. Eynard et le bon patriarche Beaulieu, et le 31 décembre au soir, la petite caravane était reçue avec la plus vive allégresse sous le toit hospitalier de la Providence. Les voyageurs étaient littéralement couverts de glace. Le nombre des Oblats présents à la mission s'élevait à huit; jamais pareille réunion ne s'était vue dans le Nord.

Mgr Faraud profita de cette circonstance vraiment inattendue et aussi solennelle qu'on pouvait le désirer pour faire connaître le nom de son auxiliaire. Tous les Pères et les Frères sont convoqués, et, au milieu de cette assemblée, Mgr Faraud élève la voix et déclare que le R. P. Clut est choisi pour être son auxiliaire, avec le titre d'Evêque d'Arindel *in partibus infidelium*, et lui remet la lettre du Supérieur général. "La lettre exprime de Votre Paternité, dit Mgr Faraud, le désir manifesté par tous les Pères, l'ordre du Souverain Pontife mettaient l'Elu dans l'impossibilité de reculer. Ce pauvre Père était stupéfait; il légaya quelques paroles que ses larmes étouffèrent, mais il se soumit, assurant ses frères qu'il leur avait été dévoué auparavant et qu'il le serait mille fois plus à l'avenir. Il voulut continuer, mais de nouveaux vivats couvrirent la voix de l'Evêque élu."

L'époque du sacre de Mgr Clut avait été fixée au mois d'août de cette année; Mgr Taché et Mgr Grandin devaient y prendre part, mais la convocation du Chapitre général, en appelant ces deux prélats en France, a peut-être retardé cette grande cérémonie.

NOTRE PLAN

(Suite).

Ce voyage commencera en septembre 1903 pour finir en mai 1904.

Nous partirions de suite tant nos angoisses religieuses et patriotiques nous pressent, tant la crise religieuse qui pèse en ce moment sur la France nous montre que le moment est essentiellement propice pour notre œuvre. Mais d'impérieux devoirs nous retiennent ici encore quelques mois. Nous avons à terminer d'importantes constructions paroissiales à Grande-Clairière ce printemps ; nous aurons dès le même temps quelques centaines de colons à établir soit à Wauchope, soit à Highview (Orignal) et les rudiments des établissements de colonisation de l'Orignal, à mettre debout.

C'est seulement quand nous aurons bien préparé la place un peu partout que nous pourrons nous hâter de regagner la France, pour y organiser notre propagande sur des bases solides, pour l'activer dans les diocèses où elle s'exerce déjà et l'introduire dans ceux qui ne la connaissent pas encore.

Outre ces œuvres que nous n'avons cessé de signaler à nos lecteurs, nous pourrons leur expliquer bien des circonstances nouvelles qui transforment sensiblement l'état des choses. *Nous parlerons surtout de cette société de la ferme de la colonisation de l'Orignal*, qui donnera comme nécessairement un admirable essor à la colonisation des nôtres, en aidant merveilleusement les pauvres à se procurer le bétail nécessaire à l'exploitation de leurs lots sans bourse délier. L'opération est des plus simples. Notre société émet un certain nombre de parts (mettons 1.000 à 25 francs l'une.) Avec ces parts nous achetons du bétail (des vaches de préférence.) Un colon pauvre nous arrive-t-il à la tête d'une famille, s'il ne peut acheter quelques vaches et une paire de bœufs, sa famille sera bien misérable pendant quelques années. Ces misères ne peuvent exis-

ter avec notre société, celle-ci confie de moitié quelques vaches à ce colon pauvre pour 4 à 5 ans : le terme écoulé, le bétail s'est bien développé ; la société prend la moitié du troupeau quadruplé : le colon garde l'autre moitié. Le voilà à son aise, à la tête d'un grand troupeau qui ne lui a rien coûté, sans compter qu'il a pu vivre largement dès le début du lait et du beurre de ce troupeau, quand au contraire il eut gémi dans les plus dures privations durant des années sans ce secours : quant à notre actionnaire, il voit doubler son capital en peu de temps.

Il nous semble qu'en ne peut guère trouver d'œuvre plus parfaite. Elle est tout à la fois un placement de premier ordre et une opération de haute charité.

Nous avons lancé cette société en mai dernier. Notre retour de France, qui s'est effectué quelques jours plus tard, ne nous a pas permis de la porter à la connaissance d'un public considérable, elle fait cependant son chemin : déjà 56 parts sont prises par 9 actionnaires. Nous serions bien étonnés si au bout de quelques mois de propagande en France, nous n'avions pu trouver les 1.000 ou 1.600 parts que nous désirons rencontrer pour pouvoir produire tout le bien que nous aimons tant procurer. *Mais il est une autre œuvre que nous n'avions pas encore mentionnée quoique nous y avons déjà songé beaucoup. Nous voulons parler de l'achat de terres dans nos plaines canadiennes.* Nous parlions plus haut de ces grosses compagnies américaines qui viennent d'acheter ici d'immenses districts en différents endroits. C'est uniquement l'esprit mercantile qui a conseillé ces opérations. Ces Américains sont parfaitement au courant de la valeur intrinsèque de nos terres ; ils savent que leurs prix du moment est purement nominal et qu'elles ne peuvent guère tarder d'atteindre un prix plus en rapport avec leur valeur réelle, c'est-à-dire double, triple et quelquefois quintuple de leur prix momentané. Voilà pourquoi ils ont acheté dans le courant de l'été dernier plus de 100.000 hectares.

Que nous serions heureux si nous voyions quelques fortes sociétés françaises imiter cet exemple, il y aurait là une puissante réserve pour notre colonisation nationale. Aussi n'épargnerons-nous aucune démarche pour tâcher d'arriver à de beaux résultats dans ce sens. Mais ce n'est pas tout. *Sans créer des sociétés puissantes*, nous pouvons arriver à des résultats non moins considérables. *Pourquoi de riches français, tout en restant en France, n'achèteraient-ils pas chacun un ou plusieurs lots* dans les meilleurs districts où nous établirons les nombreux colons qui vont nous venir.

Ces terres qui s'achètent maintenant depuis 40 francs l'hectare ne tarderont pas à coûter le double et quelquefois bien davantage.

Ces terres, achetées par nos compatriotes riches restés en France, seraient une réserve précieuse pour nos émigrants français qui les achèteraient plus tard quand ils seraient en mesure d'arrondir "l'homestead" des premiers temps. Ce serait autant de terres de plus que les rapaces anglo-protestants n'auraient pu prendre en se mêlant à nous. Elles passeraient ensuite de nos capitalistes à nos colons qui les payeraient au bout de quelques années à leurs heureux propriétaires le double de ce qu'elles leur auraient coûté.

Dans notre prochain voyage en France nous ne nous laisserons pas de redire ces choses partout, et nous serions bien étonnés si un grand nombre de ceux qui nous entendraient ne se décidaient pas à devenir à peu de frais grands propriétaires fonciers au Canada.

Les achats effectués, il ne resterait plus pour vendre et gérer ces terres qu'à nommer un conseil d'administration composé d'hommes sérieux, probes et capables. Nous savons où trouver ces hommes si on nous les demande.

JEAN GAIRE,

Curé-Missionnaire.

TROISIEME GENERATION

Le 11 août, le R. P. Dandurand, O. M. I., célébra à Saint-Jean-Baptiste, le mariage de M. Hector Germain avec Melle Loïselle.

Un fait assez rare, le R. P. Dandurand, vieillard âgé de 84 ans et de 63 ans de prêtrise, célébra en 1845 à Ottawa le mariage de Nazaire Germain, grand'père du marié. Cinquante ans après Nazaire Germain célébra ses noces d'or à Saint-Boniface. La cérémonie fut faite par le R. P. Dandurand.

En 1871 le R. Père célébrait à Ottawa le mariage de Georges Germain, fils de Nazaire Germain, et c'est le fils de ce dernier dont le Père Dandurand bénit le mariage.

A cette occasion une grand'messe fut chantée à 7 h. pour les nouveaux mariés. Le P. Dandurand qui officiait était assisté de M. Giroux, curé de Sainte-Anne-des-Chênes, et de M. Fillion, curé de Saint-Jean-Baptiste, comme diacre et sous-diacre.

Nous souhaitons au bon Père encore de longs jours. Puisse-t-il voir la quatrième génération.

Personnel du Collège de Saint-Boniface, 1903

- R. P. Hudon, S. J., Recteur.
- P. C. Chaput, S. J., préfet.
- P. D. Plante, S. J., procureur.

COURS CLASSIQUE

- P. L. Drummond, S. J., professeur de philosophie.
- P. J. Blain, professeur de sciences naturelles.
- P. A. Chossegros, professeur de littérature.
- P. J. Jetté, S. J., professeur de mathématiques.
- P. G. Lebel, S. J., professeur de versification.
- P. F.-X. Robichaud, S. J., professeur de méthode.
- P. J. Leclair, S. J., professeur de syntaxe.
- P. J. d'Orsonnens, S. J., professeur d'éléments latins.

COURS COMMERCIAL

P. J. McDonald, S. J., professeur de la 1ère classe.

F. F. Kennedy, S. J., professeur de la 2ème classe.

P. W. Reynolds, S. J., professeur de la 3ème classe.

COURS PREPARATOIRE

M. l'abbé Courcoux, professeur de français.

P. S. Veilleux, S. J., professeur d'anglais.

ASSISTANTS DU PREFET

PP. L. Arcand, S. J., P. de Mangelecre, S. J., F.-X. Bellavance,
S. J., A. Messier, S. J.

La rentrée aura lieu mercredi, le 2 septembre, à 7 heures du soir.

Monseigneur Tache

(Suite)

XXIV--DEUXIEME LETTRE ECRITE PAR LE P. TACHE A SA MERE
PENDANT SON DEUXIEME SEJOUR A ATHABASKA AVEC UN
POST-SCRIPTUM ECRIT A L'ILE A LA CROSSE

Fort Tchipewegan, Lac Athabaska,

27 Décembre, 1848.

Ma bien tendre mère,

Prévoyant qu'à mon arrivée à l'Île à la Crose, je n'aurai tout au plus que le temps de vous écrire deux ou trois lignes, je veux commencer dès à présent et vous dire tout ce qui peut vous intéresser dans ma position. Je vous ai écrit dans les premiers jours de novembre. Cette lettre, je l'espère, vous parviendra avec le temps et vous dira assez ce qui m'est arrivé depuis mon départ jusqu'à l'époque de sa date. Depuis ce temps je suis demeuré au fort, occupé à en instruire les habitants et les sauvages qui y venaient de temps en temps dans ce but. L'étude des langues sauvages occupe tous mes moments de loisir, et le joli passe-temps ! A part des rap-

ports de mon ministère, je ne fais société qu'avec M. le bourgeois. Ce monsieur me témoigne beaucoup de bonté et même d'attachement, nous passons ensemble des moments bien agréables; il a aussi la gentillesse de me dire que l'année dernière il se mourait d'ennui et que cette année le temps lui passe avec une rapidité étonnante. Le joli avantage d'être aimable ! aussi je me fais drôle de mon mieux, et comme les quelques jours sombres du temps passé sont disparus, je ne montre que le beau côté de la médaille. Je me trouve parfaitement bien ici, néanmoins il me tarde de retourner. J'ai hâte, non pas tant de partir, que d'être rendu. Je suis inquiet de ce pauvre M. Laffèche, il y aura demain quatre mois que je l'ai quitté et je n'ai pas eu de ses nouvelles. C'est la première fois que je suis si longtemps séparé d'un confrère. Je deviens si paresseux qu'il m'en coûte de me mettre en route, malgré tout le désir que j'ai de revoir notre cabane. On s'habitue à garder la maison et tous ces voyages de long cours qui me paraissaient autrefois si intéressants, n'ont plus rien qui me flatte ; je m'y résigne parce qu'ils sont nécessaires, et l'accomplissement de mon devoir est la seule satisfaction qu'ils me procurent. J'ai pourtant tout lieu d'espérer que nous n'aurons point de misère, nous serons quatre ; les deux hommes de la compagnie, porteurs de l'express, un sauvage à mon très humble service, et moi, moins vigoureux que les autres. Il n'y a presque point de neige, circonstance des plus favorables dans un voyage de la nature de celui que je suis à la veille d'entreprendre. Le froid a été très rigoureux depuis le commencement de décembre jusqu'à ces jours derniers. Janvier aura, j'espère, compassion de moi et voudra bien ne pas déployer toutes ses rigueurs accoutumées.

(A suivre)

AUX PRIERES

Dame Veuve Alfred Trudel, née Vitaline Verdon, décédée le 19 courant à l'âge de 62 ans et 4 mois. La défunte était la mère de la Révérende Sœur Trudel et du Révérend J.-A. Trudel.

R . I . P .